

La grandeur du microscopique

BOUCAR DIOUF, *La face cachée du grand monde des microbes*,
Montréal, Éditions La Presse, 2021, 215 pages

Frédéric Morneau-Guérin

Volume 16, numéro 2, printemps 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98266ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Morneau-Guérin, F. (2022). Compte rendu de [La grandeur du microscopique / BOUCAR DIOUF, *La face cachée du grand monde des microbes*, Montréal, Éditions La Presse, 2021, 215 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 16(2), 7–8.

La grandeur du microscopique

Frédéric Morneau-Guérin
Chef de pupitre, sciences

BOUCAR DIOUF

LA FACE CACHÉE DU GRAND MONDE DES MICROBES

Montréal, Éditions La Presse, 2021,
215 pages

Voilà maintenant plus de deux ans que des entités microscopiques pathogènes dépourvues de la machinerie nécessaire pour se répliquer par leurs propres moyens tiennent l'humanité en respect. L'océanographe et communicateur scientifique Boucar Diouf semble avoir fait le pari que cette démonstration de force de la part d'un agent infectieux si petit et rudimentaire qu'il ne satisfait qu'imparfaitement les conditions de la définition de ce qu'est un être vivant aura éveillé l'intérêt d'un grand nombre de lecteurs pour le monde des organismes invisibles à l'œil nu. Dans un ouvrage intitulé *La face cachée du grand monde des microbes*, Diouf nous fait découvrir – avec le charme bon enfant et les réflexions humoristico-philosophiques qui le singularisent – à quel point notre destin est intimement lié à celui des microbes, ces « petites vies » qui, pour la plupart, « sont en paix avec l'humanité ou nous rendent même des services irremplaçables » (p. 199).

Le premier chapitre nous offre un bref survol de l'évolution des conceptions relatives à l'origine des maladies infectieuses. On y raconte la découverte des protozoaires et des spermatozoïdes par le savant néerlandais Antoni van Leeuwenhoek au XVII^e siècle, puis on relate comment les travaux du chimiste et physicien français Louis Pasteur au XIX^e siècle qui permirent de réfuter définitivement la thèse de la génération spontanée et d'établir le principe suivant lequel la vie naît toujours de la vie.

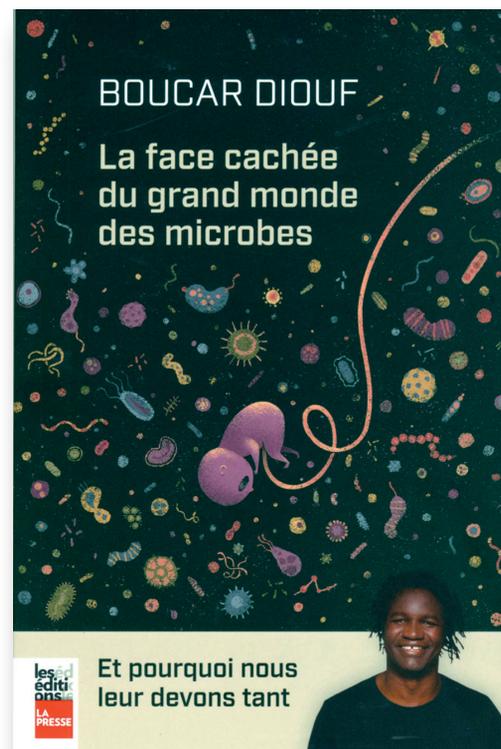
Désireux de montrer que le progrès scientifique n'est pas un long fleuve tranquille, l'auteur trace le portrait de scientifiques qui ont fait progresser l'état des connaissances en bouleversant les certitudes, mais qui ont ensuite dû payer un lourd tribut personnel pour avoir osé remettre en question l'orthodoxie. On nous présente d'abord l'histoire du médecin hongrois, Ignace Philippe Semmelweis qui établit un lien de causalité entre de mauvaises pratiques hygiéniques en milieu hospitalier et une importante surmortalité chez les femmes accouchantes, ou encore celle du médecin britannique John Snow qui réussit, au début de la révolution industrielle, à juguler une épidémie de choléra qui sévissait dans le quartier Soho, à Londres, en démontrant que les victimes se trouvaient majoritairement autour d'un puits.

Prompt à entrer dans un état d'admiration extatique qu'il nous communique habilement, Boucar Diouf invite à de nombreuses reprises implicitement (et parfois plus explicitement) le lecteur à prendre conscience de l'apport inestimable de « travailleurs invisibles » (p. 22) microbiens à notre bien-être et à notre alimentation. À sa suite, rendons grâce, au moment de déguster notre pain quotidien, fruit de la terre et du travail des levures, à ces colonies microbiennes dont le sacrifice aura été nécessaire pour que l'on puisse jouir de ces aliments.

Reconnaissant que sa pensée à cet égard peut être le fruit d'un conditionnement par certaines croyances animistes ancestrales, Boucar Diouf affirme considérer les microbes comme « des ancêtres bien lointains à qui on doit aussi un respect à la hauteur de leur capacité créatrice et de leur rôle de bâtisseurs qui nous ont gratifiés de cette émouvante et extraordinaire biodiversité planétaire » (p. 16). À ceux que cette parenté éloignée laisse de marbre, l'auteur sert un autre argument: le devoir de révérence envers l'expérience. Et à ce compte, les microbes sont rois: ils « étaient là au premier murmure de la vie sur notre précieuse planète » (p. 16).

Prompt à entrer dans un état d'admiration extatique qu'il nous communique habilement, Boucar Diouf invite à de nombreuses reprises implicitement (et parfois plus explicitement) le lecteur à prendre conscience de l'apport inestimable de « travailleurs invisibles » microbiens à notre bien-être et à notre alimentation

La lecture de cet ouvrage aussi instructif que captivant permet d'apprécier davantage le mystère de la vie et de mieux saisir la complexité insoupçonnée du monde. L'auteur ne manque pas de nous surprendre en portant à notre attention – et c'est là un paradoxe savoureux – l'étonnante simplicité de cette complexité! Chaque microscopique cellule humaine contient environ 23 000 gènes. Aussi impressionnant soit-il, ce nombre d'unités d'information génétique est inférieur du tiers à celui qui est contenu dans chacune des cellules de la puce d'eau. En nous servant cette leçon de modestie, l'auteur vise à nous faire réaliser que notre espèce tient moins ses impressionnantes capacités d'un code génétique présentant un haut degré de sophistication que de l'étroite relation de symbiose mutualiste qu'elle



entretient avec la riche biodiversité microbienne qu'elle abrite en son sein.

Les innombrables bactéries, levures et virus non pathogènes qui logent à l'intérieur de nous « représentent autant de partenaires, de collaborateurs, de sous-traitants qui augmentent significativement nos capacités au-delà de ce que nos propres gènes nous permettent de faire » (p. 76). Ces colonies microbiennes qui pavent notre intestin grêle et notre côlon jouent en effet un important rôle dans la digestion, la sécrétion d'hormones et le bon fonctionnement du système immunitaire. Qui sait quelles autres tâches nos gentils hôtes accomplissent pour nous? L'exploration du microbiote intestinal humain – un domaine d'étude en pleine effervescence depuis l'avènement de l'analyse par séquençage à haut débit du matériel génétique – demeure à ce jour inachevée.

Dans l'un des chapitres les plus percutants, Diouf évoque l'existence d'une corrélation chronologique entre l'augmentation majeure de la prévalence de l'obésité et l'ajout d'antibiotiques dans la nourriture destinée aux animaux d'élevage dans l'intention de les prémunir contre les maladies épizootiques. On le sait, la corrélation n'implique pas la causalité. Aussi l'auteur s'empresse-t-il de préciser qu'on aurait tort de considérer comme un fait scientifique incontestable l'hypothèse voulant que les résidus d'antibiotiques qui aboutissent dans notre assiette opèrent « des massacres dans le microbiote humain » (p. 135) et favorisent par le fait même les espèces bactériennes qui nous font grossir.

La force des bactéries et de virus réside dans le nombre. C'est en effet sur une base collective plutôt qu'individuelle que ces microorganismes arrivent à se défendre contre les molécules développées en vue de les annihiler. L'utilisation abusive et inconsidérée

La face cachée...

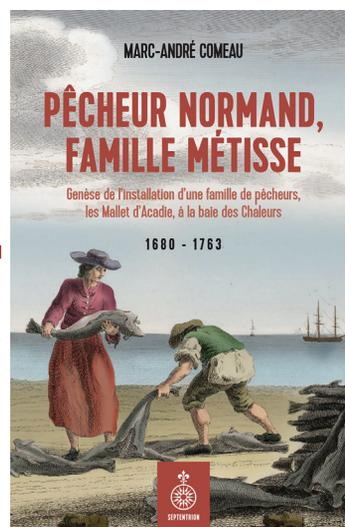
suite de la page 7



d'antimicrobiens laisse donc planer le risque que l'on assiste tôt ou tard à l'avènement de souches multirésistantes, ce qui aurait pour effet de réduire à néant un siècle de progrès médical. Confrontée à ce grave péril, l'humanité ne peut plaider l'ignorance, nous rappelle Diouf qui en prend pour preuve le message à portée prophétique livrée par Alexander Fleming dans son discours d'acceptation du Prix Nobel de médecine en 1945 : « Une personne qui joue de façon irresponsable avec la pénicilline sera moralement responsable de la mort de l'autre qui, un jour, succombera à une infection causée par une bactérie résistante. J'espère que ce fléau pourra être évité ».

Si Boucar Diouf nous fait découvrir et admirer les « merveilles de la création » (p. 166) et s'il nous aide à percevoir qu'il y a de la

« grandeur dans le microscopique » (p. 16), il laisse néanmoins poindre tout au long de cet ouvrage un doux, mais intense spleen baudelairien. Serait-ce parce qu'il porte en lui « une signature virale indélébile » (p. 17) qui fit bifurquer sa destinée. Ou serait-ce plutôt parce que la pandémie qui sévit actuellement lui a fait prendre la juste mesure de la puissance de l'activité régulatrice des virus, ce « bras armé de la sélection naturelle » (p. 178) qui se montre capable de punir sévèrement les espèces les plus abondantes et les plus compétitives pour leur hybridité ? ❖



MARC-ANDRÉ COMEAU

PÊCHEUR NORMAND, FAMILLE MÉTISSE. GENÈSE DE L'INSTALLATION D'UNE FAMILLE DE PÊCHEURS, LES MALLET D'ACADIE, À LA BAIE DES CHALEURS, 1680-1763

Québec, Les éditions du Septentrion, 2021, 301 pages

Ingénieur professionnel et amateur d'histoire, Marc-André Comeau a écrit quelques articles dans la *Revue d'histoire de la Société historique Nicolas-Denys* en plus d'offrir des conférences au Congrès mondial acadien. Son premier ouvrage, *Pêcheur normand, famille métisse. Genèse de l'installation d'une famille de pêcheurs, les Mallet d'Acadie, à la baie des Chaleurs, 1680-1763*, s'intéresse à la famille des Mallet d'Acadie, à laquelle il est lui-même apparenté. S'il veut « raconter [...] comment une famille normande métissée s'est fondée, élargie et enracinée sur les rives de la baie des Chaleurs » (p. 8), il entend aussi « démontrer l'émergence d'une communauté francométisse qui a existé à la baie des Chaleurs avant sa co-assimilation avec la population acadienne à partir du début du XIX^e siècle », et « faire ressortir les particularités historiques, socioéconomiques et géopolitiques de la baie des Chaleurs » (p. 8), deux thèmes délaissés par l'historiographie.

Pour ce faire, il puise dans une impressionnante variété d'archives coloniales, maritimes, paroissiales, notariales, juridiques, corporatives, privées, etc., en plus de mobiliser quantité d'études d'histoire sociale, économique et régionale. Il utilise notamment les journaux de bord des vaisseaux anglais, rarement exploités par les travaux historiques. Divisé en 5 parties, l'ouvrage se décline en une vingtaine de chapitres d'une douzaine de pages chacun.

L'auteur expose d'abord les origines normandes des Mallet, une famille de pêcheurs de Bouillon. Comeau dresse un portrait familial d'ensemble, tout en s'attardant longuement sur les conditions de vie des marins de l'époque. Le lecteur suit les aventures de Jean Mallet (1679-1721) à Terre-Neuve et à l'île Royale, avant de découvrir celles de son fils François (1700-1752), qui s'établit de manière permanente sur la côte de Gaspé. Le texte se penche de manière quasi encyclopédique sur les modalités du travail des pêcheurs, de leur alimentation, des conditions de traversée, etc.

L'ouvrage passe ensuite à l'histoire de la famille du pêcheur gascon Guillaume Caplan, habitant la baie des Chaleurs et père d'une famille métissée. Ses fils se marièrent avec des Micmacs et rejoignirent leur communauté, tandis que ses filles épousèrent des Français. Petite-fille de Caplan, Madeleine

Larocque s'unit à François Mallet en 1742. Le couple Mallet-Larocque et leurs enfants menèrent une existence mouvementée, pratiquant une pluralité d'activités de subsistance (pêches, chasse, commerce, artisanat, construction navale, agriculture, etc.) tout en subissant les contrecoups des guerres coloniales. L'auteur décrit ensuite le rôle des Mallet dans la guerre de la Conquête, et consacre plusieurs chapitres à la situation globale de « l'Acadie du Nord » entre 1756 et 1763.

En épilogue, l'auteur montre comment les Mallet s'inscrivaient dans une communauté « francométisse » plus large. Les registres paroissiaux, les tests d'ADN et différents témoignages écrits prouvent en effet l'existence d'une certaine « ségrégation ethnique et occupationnelle entre agriculteurs acadiens et pêcheurs francométis » (p. 271), qui disparut progressivement au XIX^e siècle.

D'entrée de jeu, il convient de reconnaître la qualité et l'ampleur du travail d'enquête réalisé par Comeau. S'inscrivant dans le champ de la microhistoire sociale, l'auteur offre une quantité extrêmement élevée de détails généalogiques et historiques, agrémentés d'encadrés thématiques et de cartes. L'appareil référentiel est impeccable, et le niveau de la langue, généralement soutenu.

On doit toutefois déplorer le manque de fil conducteur ; si la trame familiale est bien présente, elle se voit parfois noyée dans un océan d'anecdotes, de personnages et d'événements divers. De plus, il faut attendre l'épilogue pour enfin percevoir les signes d'une véritable communauté francométisse. À vrai dire, *Pêcheur normand, famille métisse* approfondit davantage la vie des pêcheurs normands que la constitution des familles métisses. Nonobstant ces quelques nuances, l'ouvrage plaira certainement aux passionnés d'histoire régionale et généalogique, en plus de contribuer à l'enrichissement du champ de connaissance des populations et de la vie maritime du golfe du Saint-Laurent.

Justin Richard Dubé

Candidat à la maîtrise en histoire à l'Université du Québec à Rimouski